

« L'élitisme est inhérent au projet européen »

Il a fallu une centaine d'années aux Etats-Unis pour devenir une nation solide, rappelle le philosophe allemand Peter Sloterdijk. Pas de raison de paniquer pour l'Europe à ce stade...

ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON
ENVOYÉ SPÉCIAL À LUXEMBOURG

Le philosophe allemand Peter Sloterdijk est assurément l'un des intellectuels les plus stimulants de ces 30 dernières années. Sous le titre *Réflexes primitifs*, les éditions Payot viennent de publier en français un recueil de cinq de ses essais courts sur l'Europe, l'idée de Nation ou la cohésion sociale. L'auteur nous a accordé un entretien à Luxembourg, où il participait à un débat à l'Institut Pierre Werner.

L'Europe connaît des moments compliqués mais vous ne semblez pas trop inquiet pour elle. Qu'est-ce qui vous rend optimiste ?

Dès le début, l'Europe était une construction un peu improbable et elle est toujours là. Elle a été conçue à la fin d'une période de 30 ans de guerres – c'était déjà un miracle qu'il y ait eu tant de survivants ! – et aujourd'hui, on est 500 millions. Le projet européen a toujours été un plan conçu par les élites ; l'élitisme est inhérent au projet européen. Et je ne vois pas pourquoi il devrait se dissoudre d'un jour à l'autre. A mon avis, cela peut rester encore ainsi pour une génération. Après, on verra. Ce sera aux jeunes, après nous, de décider de l'alternative : plus de cohérence ou ça suffit déjà comme ça.

Je pense qu'il ne faut pas trop miser sur une autoconscience collective des Européens. Ils n'ont jamais été européens auparavant : ils étaient membres des Etats qui incarnaient ce que j'appelle « l'impérialisme national ». La nationalité est, paradoxalement, une idée neuve en Europe, parce que le nationa-

lisme classique ne parlait pas des Nations en tant que telles mais comme patries d'un empire. L'Europe est une création récente. On n'a pas encore appris les bonnes manières d'une identité un peu cohérente, pour ne pas parler d'une identité stable. Donc, ce qui me donne ce sentiment d'optimisme, c'est cette analyse historique, qui invite à la frivolité à l'égard de l'Europe : elle est trop jeune pour être solide. Les Etats-Unis se sont consolidés après la Guerre civile, dans les années 1870, soit une bonne centaine d'années après leur création. Je crois que pour les Européens, ce sera pareil.

Régis Debray affirme que l'Europe est un fantôme car elle n'est liée par aucun grand récit partagé...

Oui, mais qu'est-ce que « fantôme » veut dire ? Normalement, on utilise ce terme pour décrire des revenants, des spectres. De quoi l'Europe pourrait-elle être le spectre ? A mon avis : une dizaine d'impérialismes différents basés sur les Etats-Nations européens du XIX^e siècle... Donc, « fantôme », oui, mais c'est le regret d'une grandeur perdue et la nécessité de construire quelque chose de très grand sans avoir recours aux instruments classiques de l'impérialisme traditionnel. Je ne sais pas si Debray prend cela suffisamment en considération. Et je ne suis pas sûr non plus que l'Europe aurait vraiment besoin d'un mythe unificateur. Mais si besoin il y avait, ce mythe existe ! C'est le mythe de la deuxième chance, de l'émigrant éternel : le récit des épreuves d'Enée – qui est devenu le premier Euro-

européen – depuis son départ de Troie en ruines, son fils à la main, les pénates dans l'autre main et son père sur le dos, jusqu'à son installation dans le Latium (d'après Virgile, Romulus et Rémus, les fondateurs mythiques de Rome, seraient les descendants d'Enée, NDLR). Le mythe de l'Europe existe donc, mais sous une forme plus ou moins cachée, parce que l'enseignement du latin est en train de disparaître.

En 2008, dans « Théorie des après-guerres », vous expliquiez que le travail sur elle-même effectué par l'Allemagne après 1945 l'avait guérie de ses velléités impériales sans pour autant dénier sa puissance – ce qui est une nouveauté à l'échelle de la psycho-

histoire des grandes Nations. Mais 70 ans plus tard, ne devrait-elle pas prendre plus de responsabilités politiques et diplomatiques, vu son poids économique ?

C'est vrai, mais d'un autre côté, l'Allemagne est devenue le cinquième exportateur mondial d'armes. C'est une sorte de responsabilité indirecte, dont on ne sait pas si, un jour, cela ne se révélera pas être une irresponsabilité grave... Pour le reste, une des premières propositions faites par les Allemands pour assumer un peu plus de responsabilités fut de partager le siège permanent au sein du Conseil de sécurité de l'ONU. Le moins que l'on puisse dire est que la réaction de la France a manqué d'enthousiasme...

La France, précisément, est restée dans la cour des grands grâce à Charles de Gaulle, qui affirmait préférer présenter aux Français des mensonges qui les élevaient que des vérités qui les abaissaient. Le fait de s'être menti si longtemps sur son rôle et ses capacités réelles peut-il expliquer la dépression dans laquelle ce pays semble plongé ?

Certainement. En plus, au niveau des Nations comme des individus, il y a une mémoire involontaire, qui crée sa propre tradition au niveau du non-dit et qui a tendance à s'incorporer dans les attitudes, dans les déclinatoires de l'élan vital, etc. De là, la déprime collective qui s'est installée comme « esprit du temps » en France, depuis très longtemps. Il me semble que je m'étais trompé en disant, au lendemain de l'élection d'Emmanuel Macron, que finalement les Français avaient manifesté leur volonté de sortir de ce mouvement qui mène de la dépression à la plainte et de la plainte la dépression, de quitter ce cercle vicieux de l'insatisfaction autosuffisante, qui est un piège psycho-politique terrible, qui fait que l'on ne peut rien faire, sauf se prouver qu'on a raison non de se révolter, mais de se sentir insatisfait. « I can't get no satisfaction » (Mick Jagger) l'a emporté sur « On a raison de se révolter » (Jean-Paul Sartre).

Comment expliquez-vous le phénomène des gilets jaunes, qui n'en finit pas ?

L'explication primordiale, c'est que sans l'attention gratuite que les médias

français donnent à ce mouvement, il n'existerait pas. Tout ce qui se passe est fait pour passer soit sur les nouveaux médias dits « sociaux », soit sur l'ancien médium qu'est la télévision. Et je crois que la télévision est plus coupable que les réseaux parce que dans l'immédiat, elle produit des images emblématiques qui déclenchent une sorte de délire, ou l'effet d'une drogue médiatique. Une fois par semaine, on peut s'offrir un trip.

D'aucuns pincent la corde révolutionnaire, mais fondamentalement, la France est un pays de centre droit, plutôt conservateur...

L'histoire de la France inclut des pôles : le 14 juillet et le 9 novembre, ce fameux

18 brumaire de l'an VIII (1799) quand Napoléon a fait son coup d'Etat et prononcé cette phrase symbolique qui va traverser tout le XIX^e et le XX^e siècle : « La révolution a atteint son but, elle est finie – et je suis celui qui l'a portée à sa fin. » Depuis ce moment, les courants d'idées ont connu une bifurcation profonde, avec ceux qui disaient « Napoléon a raison » et ceux qui disaient « Non, la lutte continue ». Mais après la Révolution, la France a produit au moins cinq rechutes monarchiques, ce qui colle avec votre diagnostic : c'est effectivement plutôt un pays de droite, caractérisé par les mentalités conservatrices, parfois catholiques ; une société caractérisée par la petite bourgeoisie.

Mais les réflexes conservateurs d'au-

jourd'hui ne doivent pas être confondus avec le conservatisme classique, qui a été une réaction aux événements inouïs de la Révolution française. Désormais, c'est autre chose. Il s'agit d'un conservatisme, je dirais plus compréhensible, parce que le progressisme ne signifie plus « progrès naïf » comme autrefois. Progrès vers quoi ? Il y a beaucoup de personnes complètement déstabilisées, qui ne se sentent plus chez elles et auxquelles on a ôté le sentiment que la Terre les porte. C'est un sujet que je partage un peu avec Bruno Latour qui, dans son manifeste terrestre, a parlé de cette aliénation nouvelle par rapport à l'environnement. C'est une perte qui dépasse la dimension politique et crée une nouvelle réalité anthropologique.

Peter Sloterdijk

Né en 1947, Peter Sloterdijk est philosophe, professeur d'esthétique et ancien recteur de la

Hochschule für Gestaltung (l'Université des arts et du design) de Karlsruhe. Dans sa biographie, épinglons, traduits en français : *Règles*

pour le parc humain (Mille et une nuits, 2000), *Colère et Temps* (Maren Sell, 2007) ou encore *Après nous le déluge* (Payot, 2016).